

UNE MESSE DE MINUIT AUX ILES MARQUISES

IL Y A juste 57 ans—ce jour-là ou plutôt cette nuit-là, un vénérable octogénaire, Tourangeau de naissance, mais fixé depuis bien longtemps chez les Canaques du bout du monde, éprouva la plus douce émotion de toute sa vie.

Ildéphonse-René Dordillon, était bien certainement, le doyen d'âge de tous les colons français de l'Océanie. Lui, bien différent des autres, ce n'est pas l'ambition de faire fortune qui l'avait poussé à 5000 lieues du délicieux pays où la Providence avait placé son berceau. Non!... Il était missionnaire et l'ambition d'étendre le royaume de Dieu, d'annexer à l'Empire du Christ des terres et des populations nouvelles, avait seule porté ses regards et orienté sa voile vers l'extrême horizon du globe.

De cela, il y avait bien longtemps. Depuis qu'il avait fait élection de domicile dans le lointain archipel perdu au centre du Pacifique à égale distance de l'Amérique et de l'Australie, près d'un demi-siècle s'était écoulé; ses cheveux avaient blanchi et ses forces s'étaient épuisées dans un labeur dont le Pontife suprême avait récompensé le succès en lui décernant les pouvoirs, titres et insignes du pontificat. Depuis trente ans, il était le roi spirituel des Iles Marquises.

Au cours de sa longue carrière apostolique, bien des joies, promesses anticipées du céleste salaire, bien des consolations lui avaient été ménagées; la fête de Noël

devait lui en apporter une, à laquelle il allait particulièrement être sensible.

Lorsque l'événement eut lieu, il était environ dix heures du matin, à Paris et dans toutes les cathédrales de l'Europe occidentale les évêques célébraient "in plenis pontificatus libus", la messe de Noël.

Il était à peu près minuit, aux Iles Marquises, dans la petite cathédrale de Taiohae. Encore quelques minutes et les douze coups égrenés par l'horloge publique de cette capitale annonceraient que le 24 décembre avait expiré.

En Europe, c'était une froide et neigeuse journée d'hiver. En dessous, dans l'île Nouka-Hiva, c'était la calme et tiède langueur d'une nuit d'été.

La cathédrale nouka-hivienne était pleine: femmes marquisiennes et jeunes filles en toilette de fête, vêtues de *tapas* (robes) blanches ou roses, coiffées de fleurs, mais pieds nus; puis, groupés à part, d'un côté les enfants des écoles, de l'autre les jeunes gens et les hommes; enfin, à des places d'honneur, l'état-major et l'équipage d'un croiseur français ancré dans le port depuis quelques jours; croyants et mécréants, tout le personnel du *Mistral* était accouru à la messe de minuit. Les portes du lieu saint restées ouvertes laissaient entrer le lumineux rayonnement des étoiles australes, la brise de mer et le parfum des mimosas, des gardénias, des santals, des orangers... et par là aussi s'envolait bien loin sur la campa-